

L'Église contre vents et marées : petite histoire des crises de l'Église

INTRODUCTION

Le Vendredi saint de l'année 2005 (un 25 mars cette année-là), alors que Jean-Paul II était à quelques jours de sa mort, c'est le cardinal Joseph Ratzinger qui méditait, à la demande du pape, le chemin de croix au Colisée. À la neuvième station, il dit avec gravité : « Souvent, Seigneur, ton Église nous semble une barque prête à couler, une barque qui prend l'eau de toute part. Et dans ton champ, nous voyons plus d'ivraie que de bon grain. »¹ Cette comparaison très grave renvoie à l'évangile de la tempête apaisée, dans lequel la barque se remplit, et les apôtres interpellent Jésus avec angoisse : « Maître, nous sommes perdus ; cela ne te fait rien ? » (Mc 4,38). C'est vrai, la barque de l'Église traverse, actuellement encore, une tempête qui peut nous effrayer. Mais Jésus est là, dans la barque, même s'il semble dormir. Il demeure le tout-puissant.

Nous allons voir dans cette petite présentation quelques crises que l'Église a traversées, et comment elle a été conduite, dans ces événements douloureux de son histoire, par la divine Providence. Nous ne ferons pas de parallèles explicites avec la situation actuelle. Chaque époque est unique. La nôtre aussi. Mais chacune comporte aussi, à côté d'aspects nouveaux, des éléments communs avec des périodes précédentes, éléments qui peuvent nous aider à surmonter les difficultés d'aujourd'hui. C'est pourquoi l'on dit que l'histoire est maîtresse de vie...

Bien entendu, il a fallu faire un choix dans ces périodes de crise que l'Église a traversées dans son histoire. Il a sans doute été guidé précisément par l'aide que ces moments du passé peut nous apporter aujourd'hui.

I. LA CRISE ARIENNE

Nous avons choisi de nous arrêter longuement sur cette période, qui est certainement l'une des plus impressionnantes de l'histoire de l'Église, où la foi a semblé par moments sombrer totalement – ce n'est pas exagéré de le dire. Nous nous appuyerons notamment sur saint John-Henry Newman, qui a très minutieusement étudié cette crise.²

Briève histoire de la crise arienne

Arius est un prêtre, né vers 250, qui exerça son ministère dans la ville d'Alexandrie. Devenu très populaire, il développe une doctrine qui remet en cause la divinité de Jésus-Christ, le Verbe, lequel serait inférieur au Père, *créé* par lui à l'aube des temps, et adopté comme fils de Dieu : c'est ce que l'on appellera l'arianisme. Cette doctrine se répand dans toute l'Église, plus particulièrement en Orient. Devant les divisions considérables que cela provoque (et en raison aussi des conséquences politiques néfastes pour l'empire), l'empereur Constantin, converti depuis l'an 313, convoque, en 325, le concile de Nicée. Ce concile définit la divinité du Christ contre Arius et ses partisans qui refusent de voir en Jésus le Fils de Dieu : le concile énonce que le Verbe est consubstantiel (*homoousios*) au Père : « Il est Dieu, né de Dieu, lumière née de la lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu. Engendré, non pas créé, consubstantiel au Père... » Si le concile de Nicée a exposé très clairement la saine doctrine, il ne parviendra pas à mettre fin immédiatement aux divisions ni à l'hérésie. Ainsi l'état de l'Église dans les décennies qui suivirent cet important concile fut désastreux. Saint Basile compare la situation de l'Église à une bataille navale dans l'obscurité de la tempête, et il évoque « le cri rauque de ceux qui, en raison de la discorde, se dressent les uns contre les autres, les bavardages incompréhensibles, le bruit confus des clameurs ininterrompues [qui] a

¹ Joseph RATZINGER, *Chemin de croix au Colisée* (neuvième station), 25 mars 2005.

² Cf. John-Henry NEWMAN, *Les ariens du quatrième siècle*, Téqui, 1988, 360 pages.

désormais rempli presque toute l'Église... »³ En 352 est élu le Pape Libère. C'est un homme bon et pieux, apprécié du peuple. Mais la situation est toujours très grave. En Orient, la quasi-totalité des évêques est acquise à l'hérésie arienne. L'un des très rares défenseurs de la foi est le grand saint Athanase. En occident, saint Hilaire de Poitiers défend lui aussi la foi de Nicée. Le Pape Libère fut d'abord un ardent défenseur d'Athanase. Et c'est pour cette raison qu'il est exilé en 355 en Macédoine. Là, il est soumis à des pressions de l'empereur Constance II. Sur les conseils de son ami Fortunatien d'Aquilée et d'autres de ses hommes de confiance,⁴ le Pape « abandonna l'attitude courageuse qu'il avait maintenue jusque là », et il alla « de concessions en concessions... »⁵ Il se désolidarisa d'abord d'Athanase, puis signa une formule semi-arienne. Saint Athanase lui-même écrit, dans son *Histoire des Ariens* : « Libère ayant été exilé par la suite, deux ans après, il défaillit ; effrayé par des menaces de mort, il signa. »⁶ Saint Jérôme, qui était sur place, à Rome, en 358, parle également du Pape Libère, « vaincu par l'ennui de l'exil, ayant signé une formule hérétique. »⁷ Pire encore, saint Athanase sera même condamné par le Pape, qui déclara l'évêque d'Alexandrie « séparé de la communion romaine ». ⁸ Voici comment, en des mots très impressionnants, saint John-Henry Newman décrit la situation de l'Église alors :

« Il est assez remarquable de noter que, quoiqu'historiquement parlant le IV^e siècle soit le siècle des docteurs, illustré comme il l'a été par des saints comme Athanase, Hilaire, les deux Grégoire, Basile, Chrysostome, Ambroise, Jérôme et Augustin, qui ont été tous aussi, sauf un, de saints évêques, cependant à cette même époque, la tradition divine confiée à l'Église infallible fut proclamée et maintenue beaucoup plus par les fidèles que par l'épiscopat.

Il faut évidemment que je m'explique : – en disant ceci, je ne nie certainement pas que le corps remarquable des évêques ait été orthodoxe dans sa foi intérieure, ni que nombre de prêtres aient soutenu les laïcs et leur aient servi de centre et de guides, ni que les laïcs aient effectivement reçu leur foi en premier lieu des évêques et du clergé ; ni que les laïcs aient été d'abord en partie ignorants, ensuite en partie corrompus par les maîtres ariens, qui s'emparèrent des sièges épiscopaux et ordonnèrent un clergé hérétique ; – mais je veux dire qu'à cette époque de grande confusion le dogme divin de la divinité de Notre Seigneur fut proclamé, imposé, maintenu et (humainement parlant) préservé bien davantage par l' "*Ecclesia docta*" que par l' "*Ecclesia docens*" ; que le corps des évêques fut infidèle à sa mission, tandis que le corps des laïcs fut fidèle à son baptême ; que tantôt le pape, tantôt le patriarche, le métropolitain et d'autres grands évêques, tantôt les conciles généraux ont dit ce qu'ils n'auraient pas dû dire, ou fait des choses qui ont obscurci et compromis la vérité révélée ; tandis que d'autre part, c'est le peuple chrétien qui, sous l'action de la Providence, a représenté la force de l'Église pour Athanase, Hilaire, Eusèbe de Verceil et d'autres grands confesseurs solitaires, qui sans cela auraient échoué. (...) Je dis donc d'une part, qu'il y a eu un arrêt temporaire des fonctions de l' "*Ecclesia docens*". L'ensemble des évêques a failli dans la confession de sa foi. Ils ont parlé dans des sens différents, les uns contre les autres ; pendant près de soixante ans après Nicée il n'y a rien eu qui ressemble à un témoignage ferme, constant, conséquent. Il y a eu des conciles peu sûrs, des évêques infidèles ; il n'y a eu guère que faiblesse, peur des conséquences, égarements, illusions, hallucinations, sans fin, sans espoir, gagnant presque jusqu'aux recoins les plus cachés de l'Église catholique. Les quelques-uns, relativement peu nombreux, qui sont restés fidèles, ont

³ BASILE DE CÉSARÉE, *De Spiritu Sancto*, XXX, 77; PG 32, 213 A; SCh 17bis, page 524.

⁴ Cf. l'intéressant article : http://www.persee.fr/doc/mefr_0223-4874_1908_num_28_1_6969.

⁵ Élisabeth PAOLI, « Libère », dans *Dictionnaire historique de la papauté* (Philippe LEVILLAIN dir.), 1994, Fayard, page 1047.

⁶ ATHANASE, *Hist. Ar.*, 41.

⁷ JÉRÔME, *Chron., ad. Abr.*, 2365.

⁸ Lettre *Studens Paci* ; cf. aussi la lettre *Pro deifico*, dans laquelle le Pape Libère confirme à des évêques la condamnation d'Athanase : « vous l'aviez condamné justement... » ; et il redit rejeter « de [sa] communion Athanase... »

été discrédités et envoyés en exil ; le reste ne se composait que de ceux qui trompaient et de ceux qui étaient trompés. »⁹

Et plus loin, Newman cite saint Hilaire, qui a vécu la crise arienne et écrivait alors :

« Il est très dangereux pour nous et très lamentable que nous ayons aujourd'hui autant de credos que d'opinions, autant de doctrines que de tendances, si bien que nous écrivons des credos et les interprétons selon notre fantaisie. Depuis le concile de Nicée, nous n'avons fait qu'écrire le credo. Tandis que nous nous battons pour des mots, que nous recherchons des nouveautés, que nous profitons d'équivoques, que nous critiquons les auteurs, que nous luttons pour des questions de parti, que nous arrivons difficilement à nous entendre, et que nous nous préparons à nous frapper réciproquement d'anathème, il n'est peut-être pas un homme qui appartienne au Christ. Prenons par exemple le credo de l'an dernier, quels changements n'a-t-il pas déjà subis ? Nous avons d'abord le credo qui nous commande de ne pas employer le "consubstantiel" de Nicée ; puis, il en vient un autre qui l'ordonne et le prêche ; ensuite, un troisième excuse les Pères d'avoir employé le mot "substance" dans leur simplicité ; enfin, le quatrième, au lieu d'excuser, condamne. Nous décrétons un credo par an ou par mois, nous changeons d'idée au sujet de nos propres décrets, puis nous interdisons nos variantes, et ensuite nous anathématisons nos interdictions. Ainsi, nous condamnons les autres en nous-mêmes ou nous dans les autres, et tandis que nous nous entremordons et entredévorons, nous risquons tous de périr. »¹⁰

Comment cette hérésie a-t-elle pu se répandre ainsi ?

C'est une question importante. Tout d'abord, l'hérésie bénéficia longtemps de l'appui de la cour impériale. En effet, la subordination et l'infériorité du Fils par rapport au Père était plus propre à assurer une correspondance avec la monarchie de l'empereur, et était en ce sens un modèle à privilégier pour l'exercice du pouvoir politique.¹¹ Les historiens évoquent également la faiblesse du pape Libère, sous lequel « la papauté subit une véritable éclipse... »¹² Par ailleurs, Newman considère que l'une des causes essentielles des succès de l'arianisme est que ses défenseurs « venaient d'horizons très divers et furent promus à des postes importants dans des secteurs différents de l'Église. »¹³ Un autre élément tient en la manière dont cette hérésie se présentait. Elle se gardait bien de proposer une doctrine propre, claire, et structurée, adoptant au contraire une attitude « plus sceptique que dogmatique », et demandant « à réexaminer et à réformer la croyance existante. »¹⁴ Enfin, une autre cause peut aussi être trouvée dans le relâchement de la morale, avec lequel Newman établit un lien qui se vérifie en effet régulièrement dans l'histoire de l'Église : « Lorsque l'âme et la morale d'un peuple sont profondément avilies, diverses formes d'erreurs doctrinales surgissent de façon quasi spontanée et se propagent rapidement. »¹⁵

⁹ John-Henry, Cardinal NEWMAN, *Pensées sur l'Église*, Collection *Unam Santam* (n° 30), Les éditions du Cerf, Paris, 1956, pages 421-423.

¹⁰ Cité par John-Henry, Cardinal NEWMAN, *Pensées sur l'Église*, Collection *Unam Santam* (n° 30), Les éditions du Cerf, Paris, 1956, page 427.

¹¹ Cf. Joseph RATZINGER, *Église, Œcuménisme et politique*, Fayard, 1987, page 48 : « Peterson cherchait à démontrer que si l'arianisme était la théologie favorisée par l'empereur, c'était précisément parce qu'il assurait une correspondance divine à la monarchie politique, alors que la prédominance de la foi trinitaire détruisait la théologie politique et supprimait le rôle de la théologie comme justification d'un tel pouvoir. »

¹² Augustin, FLICHE et Victor MARTIN dir., *Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours*, vol. 3, *De la paix constantinienne à la mort de Théodose*, 1947, Bloud et Gay, page 231.

¹³ John-Henry NEWMAN, *Les ariens du quatrième siècle*, Téqui, 1988, page 43.

¹⁴ John-Henry NEWMAN, *Les ariens du quatrième siècle*, Téqui, 1988, page 44.

¹⁵ John-Henry NEWMAN, *Les ariens du quatrième siècle*, Téqui, 1988, page 38. Plus haut il écrivait : « l'histoire de cette époque apporte en effet la preuve suffisante de la luxure qui régnait à Antioche, et il va sans dire qu'une foi sans chaleur est la conséquence immanquable du relâchement des mœurs. » (pages 32-33)

Comment cette hérésie a-t-elle été vaincue ?

Mais comment l'arianisme a-t-il été vaincu ? Newman a déjà évoqué la foi des fidèles qui ont maintenu vivante dans leur vie, dans leurs foyers, la saine doctrine. Joseph Ratzinger va dans le même sens quand il constate que « toute la hiérarchie sembla par moments succomber aux tentations arianisantes, alors que seule l'attitude indéfectible des fidèles assura la victoire de la foi nicéenne. »¹⁶

L'historien Daniel Rops souligne implicitement le caractère inexplicable du soudain effondrement de l'arianisme par ces mots : « Les grands défenseurs de la foi chassés, les évêchés occupés par des suspects ou par des traîtres, le pape Libère lui-même semblant céder au courant de l'erreur, on pourra croire que l'hérésie consacrerait son triomphe. En fait, il n'en sera rien. Au moment de vaincre, l'arianisme se disloquera. »¹⁷

Il ne fait aucun doute que, conjugué à l'action des quelques saints évêques mentionnés et des laïcs qui ont gardé la foi, Dieu est intervenu pour sauver son Église du naufrage et, comme lors de la tempête apaisée, a permis que soudainement, il se fit un grand calme...

On peut mentionner enfin un événement qui eut lieu précisément en ces années. Le pape Libère, après avoir signé sous la pression de l'empereur les déclarations évoquées plus haut, fut libéré, et arriva à Rome, semble-t-il, le 2 août 358.¹⁸ Or c'est dans ce contexte – dont c'est peu dire qu'il était tourmenté – que la Vierge Marie va se manifester. Dans la nuit du 4 au 5 août 358, soit deux jours après le retour du Pape Libère à Rome, la Vierge Marie apparut en songe au pape Libère, ainsi qu'à un riche patricien romain nommé Jean et à son épouse. Elle leur demanda d'ériger un sanctuaire sur le mont Esquilin. Au matin, le 5 août, constatant qu'il avait neigé à l'endroit que la Vierge leur avait indiqué – à Rome, en plein mois d'août –, le pape ordonna de construire une église, "*Sancta Maria ad Nives*" (« Sainte-Marie-aux-Neiges ») sur la surface enneigée en haut du mont Esquilin.¹⁹ La construction de cette première église eut lieu de 358 à 366, et plusieurs traditions situent la date de la dédicace de cette première église le 5 août 366. Or les historiens situent précisément le déclin de l'arianisme à partir des années 360... Soit pendant la construction de ce premier sanctuaire de la chrétienté dédié à la Vierge Marie, sous le titre de Notre Dame des Neiges...²⁰

II. DEUX AUTRES CRISES DU PREMIER MILLÉNAIRE

Nous allons recenser dans cette seconde partie, de manière beaucoup plus brève, deux crises majeures du premier millénaire, qui toutes deux ont principalement affecté la papauté.

Le pape Honorius I^{er}

La première concerne le pape Honorius I^{er}. Il fut pape de 625 à 638, lors d'une période où une autre hérésie se répandait dans l'Église : le monothélisme, qui professait qu'il n'y aurait, dans le Christ, qu'une seule volonté – alors qu'il y a une volonté divine et une volonté humaine, puisqu'en Jésus, l'unique personne divine du Verbe, sont unies la nature divine et la nature humaine. Cette hérésie

¹⁶ Joseph RATZINGER, *Le nouveau Peuple de Dieu*, Aubier, 1971, page 76.

¹⁷ DANIEL-ROPS, *Histoire de l'Église*, Tome 2, « Les apôtres et les martyrs », Librairie Arthème Fayard, 1962-1965, page 393.

¹⁸ Bonaventure RACINE, *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, vol. 2, Cologne, *Societas Typographorum*, 1763, page 133 (https://books.google.be/books?id=AyZKAAAcAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false).

¹⁹ Le retable de la chapelle dans l'actuelle basilique Sainte Marie Majeure à Rome rappelle ce miracle de la neige du 5 août 358.

²⁰ Pour approfondir sur la crise arienne, on peut se reporter, outre les écrits déjà cités de saint J.-H. NEWMAN, et parmi d'autres, à ces quelques ouvrages : Élisabeth PAOLI, « Libère », dans *Dictionnaire historique de la papauté* (Philippe LEVILLAIN dir.), 1994, Fayard, pages 1046 à 1048. M. MAYEUR, Ch. Et L. PIETRI, A. VAUCHEZ et M. VÉNARD dir., *Histoire du Christianisme*, vol. 2, *Naissance d'une chrétienté*, 1995, Desclée, pages 325-326 et pages 778-779. Ou encore Augustin FLICHE et Victor MARTIN dir., *Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours*, vol. 3, *De la paix constantinienne à la mort de Théodose*, 1947, Bloud et Gay, pages 154-159 et pages 231-232.

fut combattue par saint Maxime le confesseur (580-662) et saint Sophrone de Jérusalem (560-638). Le patriarche de Constantinople, Sergius (565-638) soutenait l'hérésie et, par des habiletés, il parvint à présenter au pape Honorius des écrits ambigus. Le pape Honorius répondit par deux lettres, donnant raison à Sergius. Un peu plus de quarante ans après la mort d'Honorius, le concile de Constantinople III (le 6^e concile œcuménique, en 680-681) condamna clairement l'hérésie monothélite, et condamna également, à titre posthume, non seulement le patriarche Sergius, mais également le pape Honorius I^{er} : « Nous sommes d'avis de bannir de la sainte Église de Dieu et d'anathématiser également Honorius, jadis pape de l'ancienne Rome, car nous avons trouvé dans les lettres envoyées par lui à Sergius qu'il a suivi en tout l'opinion de celui-ci et qu'il a sanctionné ses enseignements impies. »²¹ Le pape Léon II (pape de 682 à 683) confirma cette condamnation des monothélites, en y joignant lui aussi « Honorius, qui n'a point fait effort pour faire resplendir cette Église apostolique par l'enseignement de la tradition apostolique, mais a permis par une trahison exécrable que cette Église sans tache fût souillée. »²² Ce cas est très complexe, et les historiens demeurent divisés sur la question de savoir si Honorius, qui répondait à des propos ambigus, a réellement professé l'hérésie. À tout le moins il manqua de courage pour affirmer la juste doctrine. Ce qui est certain, c'est qu'il ne prétendait pas, en répondant à Sergius, enseigner toute l'Église. Aussi, nous pouvons appliquer à cette situation ce que Newman disait au de la situation évoquée plus haut à l'époque du pape Libère : « Puisque c'est un fait historique, il n'est pas non plus doctrinalement faux qu'un pape, comme docteur privé, et davantage encore les évêques quand ils n'enseignent pas en vertu de leur charge, peuvent se tromper, comme cela s'est vu, de fait, au cours du IV^e siècle. Le pape Libère à Sirmium et un grand nombre d'évêques à Rimini et ailleurs, ont souscrit la formule eusébiennne : une telle erreur ne les empêchait pas d'être infaillibles dans leur enseignement solennel. »²³

Le « siècle de fer »

Pour conclure sur le premier millénaire, évoquons également une période désignée sous le terme de « siècle de fer », qui couvre principalement le X^e siècle (de 887 à 962 environ).²⁴ L'Europe est divisée en cette période en une multitude de petits États féodaux. Cette situation crée des ambitions et des rivalités entre seigneurs qui cherchent à augmenter par tous les moyens leur puissance. Cet état d'esprit influera sur la cour à Rome, avec pour conséquence des divisions tragiques entre les grandes familles romaines (particulièrement les Spolète et les Théophylacte) voulant à tout prix s'accaparer le trône pontifical. Pour certains historiens, il s'agit de « la plus triste époque qu'ait traversée la papauté ». ²⁵ Huit papes vont se succéder en huit ans de 896 à 904. Signalons, parmi bien d'autres scandales, Théodore II (898), assassiné après vingt jours de pontificat ; Jean X (pape de 914 à 928), qui fut étouffé sous son oreiller ; ou encore Jean XII, qui devint pape en 955 à l'âge

²¹ Cité par E. AMANN, « Honorius I^{er} », *Dictionnaire de théologie catholique*, (A. VACANT, E. MANGENOT et Mgr É. AMANN dir.), tome septième, première partie, (*Hobbes - Immunités*), Paris, Letouzay et Ané, 1927, colonne 114. À une session ultérieure, les Pères ajouteront : « comme le diable ne cesse de trouver sans cesse de nouvelles erreurs et de nouveaux organes pour exécuter ses volontés, nous voulons dire Tliéodore de Pharan, Sergius, et encore Honorius, jadis pape de l'ancienne Rome, il n'a pas cessé par eux de susciter le scandale d'une seule volonté et d'une seule opération des deux natures. » (*Idem*, colonne 115).

²² Cité par E. AMANN, « Honorius I^{er} », *Dictionnaire de théologie catholique*, (A. VACANT, E. MANGENOT et Mgr É. AMANN dir.), tome septième, première partie, (*Hobbes - Immunités*), Paris, Letouzay et Ané, 1927, colonne 120.

²³ John-Henry, Cardinal NEWMAN, *Pensées sur l'Église*, Collection *Unam Santam* (n° 30), Les éditions du Cerf, Paris, 1956, page 422 (note 1).

²⁴ Baronius (1538-1607) a décrit ainsi cette période, disant : « Ce siècle est justement appelé siècle de fer pour sa grossièreté et sa stérilité en toute sorte de bien ; siècle de plomb pour l'abomination du mal qui l'inonde ; siècle de ténèbres pour le manque d'écrivains. » Ce jugement est sans aucun doute trop sévère, mais dit quelque chose de la difficulté de ce moment de l'histoire de l'Église.

²⁵ A. BOULENGER, *Histoire générale de l'Église ; tome II, Le Moyen-âge ; volume IV, De la chute de l'Empire d'Occident à Grégoire VII (476-1073)*, Librairie catholique Emmanuel Vitte, 1933, page 365.

de seize ans, et qui était un jeune homme sans piété et de mœurs dissolues...²⁶ Plus tôt, en 897, le pape Étienne VI (896-897) fit déterrer le cadavre de son prédécesseur Formose (pape de 891 à 896) – qui avait été par ailleurs un pape vertueux – pour lui faire un procès très politique. On fit amener le corps de Formose et on lui fit subir un simulacre d’interrogatoire, puis, le jugement prononcé, on le dépouilla des ornements pontificaux et on jeta le corps dans le Tibre. Devant pareille attitude, le peuple de Rome se retourna contre Étienne VI qui fut arrêté, puis étranglé dans sa prison. Ce lugubre événement est resté dans l’histoire sous le nom de « concile cadavérique ». Jusqu’où peut aller le désir de certains souverains de faire disparaître l’héritage de leurs prédécesseurs...

En tout cas, en cette fin de premier millénaire, la situation était telle que l’on put entendre au concile de Verzy, en 991, ce gémissement : « Où sont les Léon et les Grégoire ?... Est-ce notre faute si la tête des Églises qui se dressait si haut, couronnée de gloire et d’honneur, est tombée si bas, souillée d’infamie et de honte ?... Nous assistons, semble-t-il, à l’arrivée de l’Antéchrist, car voici la ruine dont parle l’apôtre, non point la ruine des nations mais celle des Églises... »²⁷

III. LE SECOND MILLÉNAIRE

Le second millénaire ne fut pas épargné par les tempêtes... Nous allons survoler quelques unes de ces périodes que l’Église a traversées.

La querelle des investitures

Le début du second millénaire sera marqué par ce qui est resté dans l’histoire sous le nom de « querelle des investitures ». Il s’agissait en fait de savoir qui devait donner l’investiture aux évêques. Ceux-ci étant également des seigneurs temporels, du fait de l’héritage du système féodal, étaient habituellement nommés par les rois ou les grands seigneurs, qui leur conféraient l’anneau et la crosse, signes de leur pouvoir spirituel. Les conséquences de ce système étaient en réalité considérables : les nominations étaient essentiellement le fruit de calculs politiques, et réduisaient à rien la liberté de l’Église, qui était, dans les faits, soumise au pouvoir temporel. Dieu suscita alors un grand pape, saint Grégoire VII (pape de 1073 à 1085), auquel il fallut une énergie farouche pour imposer aux grands de ce monde de respecter la liberté de l’Église. Cette querelle des investitures fut marquée plus fortement en Allemagne avec Henri IV (avec lequel se déroula la fameuse rencontre de Canossa, en janvier 1077) ; en Angleterre, saint Anselme de Cantorbéry (1033-1109) écrivit à cette époque la phrase célèbre : « Dieu n’aime rien tant que la liberté de son Église. »²⁸ Mais Grégoire VII dut également faire face à une partie non négligeable du clergé qui vivait très loin de l’Évangile et de ses engagements. Ainsi, il écrivit aux évêques allemands de rappeler à leurs prêtres leur engagement au célibat. Un évêque, Siegfried de Mayence, convoqua alors un synode à Erfurt en octobre 1074 : « Les clercs furent mis en demeure de choisir entre le mariage et l’autel : ce qui souleva parmi eux de telles protestations et de telles violences que les uns parlèrent de déposer l’archevêque, d’autres de le massacrer. (...) À beaucoup d’autres endroits, les évêques ne montrèrent pas autant de bonne volonté ; il y eut même des évêques, comme Otton de Constance, qui encouragèrent le mariage de leurs prêtres. »²⁹

Le grand schisme d’occident

Bien plus tard, nous connaissons la période des papes d’Avignon. Ceux-ci demeurèrent à Avignon de 1309 à 1377. C’est une période complexe, qui se conclut avec le retour à Rome de Grégoire XI, en janvier 1377. Mais celui-ci mourut l’année suivante, en 1378. L’élection de son successeur eut lieu dans des conditions assez troubles, le peuple romain ayant fomenté une émeute pour exiger

²⁶ Cette période tragique se prolongera encore quand, en 1033, fut élu pape Benoît IX, un enfant de douze ans dont les mœurs avaient déjà scandalisé son entourage...

²⁷ DANIEL-ROPS, *Histoire de l’Église*, Tome 3, « L’Église des temps barbares », Librairie Arthème Fayard, 1962-1965, page 453.

²⁸ ANSELME, *Epist.* IX, *Lib.* IV.

²⁹ A. BOULENGER, *Histoire générale de l’Église ; tome II, Le Moyen-âge ; volume V, De Grégoire VII à Clément V (1073-1305)*, Librairie catholique Emmanuel Vitte, 1935, page 30.

l'élection d'un pape italien. Urbain VI, qui fut élu dans cette atmosphère de pression, était un homme cassant et raide, qui n'hésitait pas, en plein consistoire, à traiter les cardinaux d'« imbéciles »... Un groupe de treize cardinaux (sur les vingt-trois que comptait alors le sacré collège) se réunit alors à Fondi et, après avoir demandé en vain l'abdication d'Urbain VI, ils élurent un nouveau pape, Clément VII, en octobre 1378. Ce « grand schisme d'Occident » présente trois caractéristiques particulières : il est d'abord le schisme le plus long qu'ait connu l'occident (près de quarante ans) ; il est venu de l'intérieur même de l'Église, puisque c'est un collège de cardinaux qui a élu un autre pape ; enfin, il divisa toute la chrétienté en deux parties (urbanistes et clémentins), qui s'opposèrent autant pour des motifs politiques que religieux, engendrant une situation d'épaisse confusion. C'est ainsi que l'on trouve, de chaque côté, des saints – et pas des moindres ! Pour Urbain VI à Rome se déclarèrent sainte Catherine de Sienne, sainte Catherine de Suède ou encore le bienheureux Pierre d'Aragon ; tandis que Benoît XIII à Avignon (le successeur de Clément VII en 1394) fut soutenu par saint Vincent Ferrier (son confesseur), sainte Colette, ou encore le bienheureux Pierre de Luxembourg (le « louis de Gonzague du XIV^e siècle »). En 1409, pour résoudre la crise, des cardinaux se réunirent en concile à Pise ; ils déposèrent les deux papes régnant alors (Grégoire XII à Rome et Benoît XIII à Avignon) et élurent un autre pape, Alexandre V – qui mourut l'année suivante, et auquel succéda Jean XXIII.³⁰ Ce concile n'eut d'autre résultat que d'ajouter, avec un troisième pape, une troisième faction dans l'Église. Après bien des péripéties, la situation fut résolue au concile de Constance, (1414-1418), qui obtint l'abdication ou la déposition des trois papes et élut Martin V. L'Église sortait meurtrie de cette époque de divisions.

Il est certainement instructif de citer ici quelques passages des lettres qu'au cours de cette période sainte Catherine de Sienne envoya au pape ou à des cardinaux. En voici trois extraits significatifs, qui donnent un aperçu de la situation d'alors. À Grégoire XI elle écrit en 1376 (elle avait 29 ans) – il faut dire que le Pape, à Avignon, s'était entouré d'une cour mondaine :

« J'ai entendu dire ici que vous aviez nommé des cardinaux. Je crois que l'honneur de Dieu et nos intérêts demandent que vous vous appliquiez à choisir des hommes vertueux. Si vous faites le contraire, vous encourez le blâme de Dieu, et vous nuirez à la sainte Église. Nous ne devons pas ensuite nous étonner si Dieu nous envoie les châtements et les fléaux de sa justice. Faites, je vous prie, ce que vous avez à faire avec courage et crainte de Dieu. »³¹

Deux ans plus tard, au nouveau pape Urbain VI :

« Oui, le Christ béni se plaint de ce que l'Église n'est pas purifiée de ces vices, et de ce que Votre Sainteté n'y apporte pas tout le zèle qu'elle devrait avoir. (...) Vous devez détruire la corruption de ceux qui sont près de vous, et vous entourer de ceux qui cherchent l'honneur de Dieu et le vôtre avec le bien de l'Église, sans se laisser souiller par les flatteries et par l'argent. »³²

Ou encore à trois cardinaux italiens :

« Si je vous appelle pères, c'est à la condition que vous quittiez la mort et que vous reveniez à la vie. Car maintenant vous avez perdu la vie de la grâce. (...) Vous aviez été choisis pour vous nourrir sur le sein de l'Église, pour être des fleurs dans son jardin, et y répandre le parfum des vertus (...). Avez-vous fait ce pourquoi vous avez été créés ? Certainement non ; l'amour-propre vous a caché votre devoir. (...) Au lieu de répandre la foi, vous l'avez profanée, en l'obscurcissant en vous et dans les autres. »³³

³⁰ Ce Jean XXIII étant désormais considéré comme un antipape, c'est bien ce nom et ce chiffre que reprendra le cardinal Angelo Roncalli lorsqu'il sera élu pape en 1958 : Jean XXIII.

³¹ Sainte Catherine de SIENNE, *Lettres* (tome 2), Téqui, 1977, lettre I, pages 148-149.

³² Sainte Catherine de SIENNE, *Lettres* (tome 2), Téqui, 1977, lettre XXI, pages 230-231.

³³ Sainte Catherine de SIENNE, *Lettres* (tome 2), Téqui, 1977, lettre XXXI, pages 282-292.

Les papes de la Renaissance

Quelques décennies plus tard seulement, alors que la papauté avait déjà été malmenée par le grand schisme d'occident, vont régner ceux que l'on appelle les « papes de la Renaissance ». Disons d'emblée que tous ne furent pas de mauvais papes. Et qu'il y a assurément de belles choses à cette époque aussi, en particulier le développement admirable des sciences et des arts, encouragé par l'Église et par les papes. Des papes à cette époque ont souhaité une réforme de l'Église. Ainsi, Pie II (pape de 1458 à 1464) avait fait élaborer un projet de réforme de la curie édifiant – dont voici un extrait : « [La curie] ne doit pas être une institution dont les places soient recherchées parce qu'elles facilitent à leurs titulaires la poursuite de leur avancement ou le cumul des bénéfices, source de corruption. Tous ceux qui, par des motifs justifiés, restent à la curie, doivent se conformer rigoureusement aux règles ecclésiastiques en ce qui concerne la conduite, les mœurs, le vêtement, la tonsure et la récitation des heures canoniales. Les membres de la curie reconnus vicieux doivent en être expulsés... »³⁴ Ces désirs de réforme n'aboutiront pas, hélas. Mais c'est aussi une époque où plusieurs successeurs de Pierre pratiquèrent le népotisme à outrance – ce qui est rarement un signe et un facteur de vertu – et où certains d'entre eux auront une vie morale déplorable. Ne mentionnons que le plus tristement célèbre d'entre eux, Alexandre VI, pape de 1492 à 1503. Rodrigue Borgia – tel était son nom – était à la tête d'une fortune colossale, et il acheta dans le collège cardinalice, par des offrandes et des promesses de nominations, les électeurs qui l'élurent sur le siège de Pierre. Déjà père de deux enfants à son élection, il en eut deux autres en tant que pape, célébrant sans vergogne dans un luxe scandaleux les noces de sa fille au Vatican. Son successeur, Jules II, pape de 1503 à 1513,³⁵ fut davantage un homme de guerre qu'un guide spirituel... C'est à lui que l'on doit la basilique Saint Pierre de Rome, dont il fit commencer la construction en 1506 : il avait en effet confié à Michel-Ange la réalisation de son tombeau, dont les dimensions étaient telles que l'ancienne basilique n'était pas à même de le contenir... S'il ne faut pas commettre d'anachronisme en jugeant cette époque d'après les critères actuels, parce que les papes étaient aussi des souverains temporels, il n'en reste pas moins que l'Église, et la papauté en particulier, venait de vivre une période sombre. Cet exemple lamentable n'est probablement pas pour rien dans la crise protestante qui éclatera dans les années suivantes.

La période de la Réforme

Il n'est pas possible de retracer ici l'histoire de la crise protestante et de la révolte de Luther. Un forum entier y avait été consacré en 2017, auquel nous renvoyons.³⁶ Mentionnons seulement un élément qui est essentiel pour comprendre la crise de cette époque. Il s'agit de la pauvreté de l'enseignement, qui a entraîné une crise dans la transmission de la foi. Luther et Calvin avaient bien compris cela, et c'est la raison pour laquelle chacun d'eux rédigea un catéchisme. Luther rédigea deux ouvrages, le *Petit catéchisme* en 1528, très accessible et condensé ; et le *Grand catéchisme* en 1529, beaucoup plus développé à l'usage des ecclésiastiques. Jean Calvin quant à lui publiera en 1536, une première version de son *Institution de la religion chrétienne*, qu'il étoffera et développera à plusieurs reprises. Du côté catholique, on commença alors à prendre davantage conscience de l'importance de ces ouvrages pour transmettre la foi. Saint Pierre Canisius rédigea en 1557 un ouvrage, le *Catechismus minor*, qui est un chef-d'œuvre de pédagogie et de précision.³⁷ Assez rapidement traduit en français (1564), il aura une diffusion extraordinaire et une forte influence, au

³⁴ A. BOULENGER, *Histoire générale de l'Église ; tome II, Le Moyen-âge ; volume VI, De Clément V à la Réforme (1305-1517)*, Librairie catholique Emmanuel Vitte, 1936, page 214.

³⁵ Il y eut entre les deux le pape Pie III (22 septembre au 18 octobre 1503), qui était malade, et mourut vingt-six jours après son élection, épuisé par les fêtes de son ordination et de son couronnement.

³⁶ <https://fmnd.org/Formation/La-crise-protestante-et-le-dialogue-aecumenique> (on peut y télécharger les actes écrits du forum).

³⁷ Cf. Guy BEDOUELLE, « *L'influence des catéchismes de Canisius en France* », dans Pierre COLIN, Élisabeth GERMAIN, Jean JONCHERAY et Marc VÉNARD dir., *Aux origines du catéchisme en France*, Actes du colloque organisé par l'Institut Supérieur de Pastorale Catéchétique et le Département de la Recherche de l'Institut Catholique de Paris les 11 et 12 mars 1988, Tournai, Desclée, 1989, page 70.

point qu'en Allemagne, on dira : « Sais-tu ton Canisius ? » pour dire : « Sais-tu ton catéchisme ? ». Un siècle et demi plus tard, on pourra en compter quatre cents éditions.³⁸ Le concile de Trente enfin (1545 à 1563) s'intéressa très vite au problème bien réel de la formation et de l'instruction chrétiennes, qui faisaient défaut chez bien des fidèles, mais aussi chez bien des clercs. Il réclama la publication d'un catéchisme, dont la réalisation fut dirigée par saint Charles Borromée, alors archevêque de Milan. Ce catéchisme fut publié par saint Pie V en 1566, organisé en quatre parties : le Symbole des Apôtres, les sacrements, le Décalogue et l'Oraison dominicale.

Mais la crise de la transmission de la foi avait eu des conséquences graves sur la situation de l'Église, que saint Jean d'Avila décrivait ainsi en 1561 : « Une des causes, et non mineures, pour laquelle beaucoup de chrétiens ont perdu la foi, c'est la faiblesse de l'enseignement qu'ils ont reçu : ils ont été si peu instruits de la foi, si peu affermis en elle, si peu captivés par ses mystères, que la première erreur venue a pu les persuader facilement, comme des gens sans attaches solides avec la vérité. »³⁹

Le modernisme

Nous n'avons pas le temps de reprendre ici dans le détail la crise moderniste, qui a été présentée plus amplement à l'occasion du forum de 2018 sur le Credo du Peuple de Dieu.⁴⁰ Citons seulement comme descriptif pertinent de cette crise, ces quelques extraits de l'encyclique du pape saint Pie X *Pascendi Domini gregis*, donnée en 1907 :

« À la mission qui nous a été confiée d'en haut de paître le troupeau du Seigneur, Jésus-Christ a assigné comme premier devoir de garder avec un soin jaloux le dépôt traditionnel de la foi (...). Ce qui exige surtout que Nous parlions sans délai, c'est que, les artisans d'erreurs, il n'y a pas à les chercher aujourd'hui parmi les ennemis déclarés. Ils se cachent et c'est un sujet d'appréhension et d'angoisse très vives, dans le sein même et au cœur de l'Église, ennemis d'autant plus redoutables qu'ils le sont moins ouvertement. (...) [Ils] se posent, au mépris de toute modestie, comme rénovateurs de l'Église... (...) Et comme une tactique des modernistes (...), tactique en vérité fort insidieuse, est de ne jamais exposer leurs doctrines méthodiquement et dans leur ensemble, mais de les fragmenter en quelque sorte et de les éparpiller çà et là, ce qui prête à les faire juger ondoyants et indécis, quand leurs idées, au contraire, sont parfaitement arrêtées et consistantes, il importe ici et avant tout de présenter ces mêmes doctrines sous une seule vue, et de montrer le lien logique qui les rattache entre elles. Nous nous réservons d'indiquer ensuite les causes des erreurs et de prescrire les remèdes propres à retrancher le mal. »⁴¹

Le Pape décrit ensuite la pensée moderniste, et il vaudrait la peine de relire entièrement ce texte. Plus loin dans l'encyclique, il ajoute :

« Il leur importe de rester au sein de l'Église pour y travailler et y modifier peu à peu la conscience commune : avouant par là, mais sans s'en apercevoir, que la conscience commune n'est donc pas avec eux, et que c'est contre tout droit qu'ils s'en prétendent les interprètes. Ainsi, Vénérables Frères, la doctrine des modernistes, comme l'objet de leurs efforts, c'est qu'il n'y ait rien de stable, rien d'immuable dans l'Église. »⁴²

³⁸ Cf. X. LE BACHELET, « Canisius », *Dictionnaire de théologie catholique*, (A. VACANT, E. MANGENOT et Mgr É. AMANN dir.), tome deuxième, deuxième partie, (Cabados - Cisterciens), Paris, Letouzey et Ané, 1932, colonne 1526.

³⁹ Jean d'AVILA, *Second mémoire au concile de Trente*, (1561), dans *Obras completas del Santo Maestro Juan de Avila*, tome VI, Madrid, La Editorial Catolica, 1971, page 146. Texte original : « Pues una de las causas, y no pequeña, porque muchos cristianos han perdido la fe es por estar tan flacamente doctrinados y fundados en ella y tan sin gusto de los misterios de ella, que facilmente se les ha podido persuadir cualquier error contra la fe, como a gente que no tiene firme atadura con la verdad. »

⁴⁰ Nous renvoyons à la présentation de Frère Benoît : <https://fmnd.org/Formation/Les-enjeux-du-Credo-du-Peuple-de-Dieu/La-grave-crise-du-modernisme-et-ses-condamnations-par-Saint-Pie-X> .

⁴¹ PIE X, *Pascendi Domini gregis*, n°1, 2, 4.

⁴² PIE X, *Pascendi Domini gregis*, n°37-38.

CONCLUSION

Si, au terme de cette présentation, vous êtes accablés ou découragés, alors c'est qu'elle a manqué son but ! En effet, le panorama rapide de quelques unes des crises traversées par l'Église au cours de son histoire – très graves pour certaines – nous montre d'abord et surtout la puissance de Dieu, et nous fait toucher du doigt la réalisation constante de la promesse de Jésus : « les portes de l'Enfer ne l'emporteront pas contre elle » (Mt 16, 18).

Oui, l'Église a été régulièrement attaquée de l'extérieur. Mais les crises les plus graves sont venues de l'intérieur.⁴³ Là encore cependant, la promesse de Jésus demeure. On connaît la célèbre rencontre entre le cardinal Consalvi et Napoléon Bonaparte qui, très en colère un jour contre le secrétaire d'état du pape Pie VII, lui dit, en tapant rageusement le pied par terre : « Je détruirai votre Église ! » – « Excellence, lui répondit Consalvi, il y a des siècles que nous faisons nous-mêmes tout ce que nous pouvons pour cela et nous n'y sommes pas parvenus ! » Le Père Jules Chevalier, fondateur de l'œuvre et du sanctuaire d'Issoudun, disait : « Quand Dieu veut une œuvre, les obstacles, pour lui, sont des moyens. » Aussi c'est bien la joie et l'espérance qui dominent au terme de ce petit parcours dans l'histoire des hommes et de l'Église...

Mais il y a encore un autre motif de joie : vous aurez remarqué, en chacune de ces crises, malgré leur discrétion, des saints et des saintes. C'est un motif de reconnaissance et d'action de grâce, car Dieu suscite toujours des hommes et des femmes qui, librement, collaborent à son œuvre. Mais ce constat est aussi un appel : qui le sera aujourd'hui ? Car l'histoire de l'Église, au-delà des crises, est aussi, selon l'expression de Benoît XVI, un « grand sillon lumineux de bonté et de pureté, que la foi chrétienne a tracé à travers les siècles. »⁴⁴

Au terme de ce parcours, écoutons ces mots très réconfortants, à la fois anciens et actuels, de l'évêque saint Jean Chrysostome, qu'il prononça dans une homélie au moment de quitter sa ville, dont il était exilé en raison de sa foi ; c'était en l'année 401 :

« Les vagues sont violentes, la houle est terrible, mais nous ne craignons pas d'être engloutis par la mer, car nous sommes debout sur le roc. Que la mer soit furieuse, elle ne peut briser ce roc ; que les flots se soulèvent, ils sont incapables d'engloutir la barque de Jésus. Que craindrions-nous ? Dites-le-moi. La mort ? *Pour moi, vivre, c'est le Christ, et mourir est un avantage. L'exil ? La terre appartient au Seigneur, avec tout ce qui la remplit. La confiscation des biens ? De même que nous n'avons rien apporté dans ce monde, nous ne pourrions rien emporter. Les menaces du monde, je les méprise ; ses faveurs, je m'en moque. Je ne crains pas la pauvreté, je ne désire pas la richesse ; je ne crains pas la mort, je ne désire pas vivre, sinon pour vous faire progresser. (...) Je possède sa parole : voilà mon appui, voilà ma sécurité, voilà mon havre de paix. Que l'univers se soulève, je possède cette parole, j'en lis le texte : voilà mon rempart, voilà ma sécurité. Quel texte ? Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps. »⁴⁵*

Nous avons commencé notre présentation par l'évangile très adapté de la tempête apaisée. Terminons par les derniers mots de cet épisode, qui est un appel à la confiance en Jésus : « Réveillé, il menaça le vent et dit à la mer : "Silence, tais-toi !" Le vent tomba, et il se fit un grand calme. Jésus leur dit : "Pourquoi êtes-vous si craintifs ? N'avez-vous pas encore la foi ?" » (Mc 4,39-40).

⁴³ Dans son encyclique sur la mission, Jean-Paul II remarque que les « difficultés internes ne manquent pas », et que « ce sont même les plus douloureuses. » (*Redemptoris missio*, n° 36).

⁴⁴ https://www.repubblica.it/cultura/2013/09/24/news/ratzinger_caro_odifreddi_le_racconto_chi_era_ges-67150442/. Dans un texte qu'il avait donné en 2019, Benoît XVI avait également écrit : « Il est vrai que l'ivraie dans le champ de Dieu, l'Église, n'est que trop visible, et que les mauvais poissons dans le filet montrent également leur force. Néanmoins, le champ est toujours le champ de Dieu et le filet est toujours le filet de pêche de Dieu. Et dans tous les temps, il n'y a pas seulement l'ivraie et les mauvais poissons, mais également les moissons de Dieu et les bons poissons. Proclamer les deux choses avec insistance ne relève pas d'une fausse apologétique : c'est un service qu'il est nécessaire de rendre à la vérité. » (BENOÎT XVI, *Notes sur les racines des abus*, 11 avril 2019).

⁴⁵ Homélie de saint Jean CHRYSOSTOME, *Avant de partir en exil*, Office des lectures du 13 septembre.